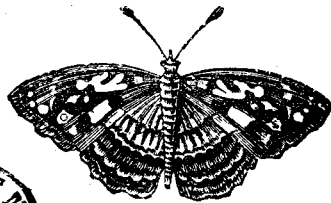


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Balaine.



LE PAPILLON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.

AVIS.

Pour pouvoir rendre compte plutôt des représentations à bénéfice qui ont lieu d'ordinaire aux Célestins le mardi et le vendredi, notre Journal, à partir de ce jour, paraîtra les jeudi et dimanche de chaque semaine.

NÉCROLOGIE.

L'Almanach des Muses est mort!!

Ce ne sera pas nous qui respectons la tranquillité des vivans, qui irons troubler les cendres des morts, surtout des morts tels que l'*Almanach des Muses*, qui mourut comme il avait vécu dans une innocente obscurité.

Nous qui disions l'année dernière : « Les personnes qui s'occupent de littérature à Lyon et qui désireraient faire insérer quelques pièces de vers dans l'*Almanach des Muses* de 1833, sont priées de les adresser à M. Audin, libraire, à Paris. » Nous ne pensions pas être sitôt privés de notre rôle de quêteur poétique; nous ne pensions pas qu'un an plus tard, nous aurions à consigner ici sa nécrologie.

Le dernier jour de l'année était arrivé, et le soir à la clarté des lampes qui éclairaient les montres de nos libraires, je parcourais d'un regard inquiet les *Keep-seake*, les *Selam*, les *Landscape* et les *Amulettes*, tous ces fashionables ouvrages, élégamment vêtus de maroquin, de moire et de soie, exhalant l'ambre et le

musc, enfin tous ces livres de parade créés pour flatter les regards et endormir l'esprit, lorsque indigné de ne point voir à leur tête l'*Almanach des Muses*, leur père noble, je m'écriai : Ils l'ont donc oublié, ces ingrats libraires!

— Mort!... répondit derrière moi une voix sépulcrale.

— Mort, ce fidèle compagnon de Mathieu Laensberg, lui qui mit au jour tant de noms ignorés et tant de poésies dignes de l'être!

L'*Almanach des Muses* eût le malheur de naître sous une mauvaise étoile : il s'en ressentit toute sa vie. Une vieille époque après avoir épuisé toutes ses forces dans le laborieux enfantement de la *Henriade*, de la *Nouvelle Héloïse* et d'autres chefs-d'œuvres littéraires, mit au monde pour dernier rejeton l'*Almanach des Muses*. Pauvre enfant, il eut pour parrain et pour marraine le catogan et la perruque, qui en le baptisant du nom d'*almanach* semblèrent prévoir sa destinée.

Cependant sa brillante et superbe jeunesse donna de grandes espérances à ses auteurs. Elle vit naître la gloire du spirituel et doux Dorat, les poésies légères du marquis de Pezay, les épigrammes versifiées de Voltaire et les épîtres de Boufflers, puis tandis que la philosophie trônait dans les salons, lui, *Almanach des Muses*, avec son habit couvert sur toutes les coutures des noms des grands seigneurs de l'époque, hantait les boudoirs des belles comtesses et des belles marquises, recevait leurs doux regards, baisait



leurs jolies mains, puis quand il les avait endormies il reposait sur elles !.. Que d'heureux services ne leur rendait-il pas le bienheureux almanach ? Oh ! que son sort était digne d'envie !

Puis vint la grande révolution qui, le fouet à la main, pourchassa devant elle comme un vil troupeau et comtesses et marquises, et qui respecta pourtant l'*Almanach des Muses*. Oh ! c'était beau de le voir alors au milieu des carmagnoles et des sans-culottes, lui coiffé à l'oiseau royal, fardé, portant jabots et catogan, tricorne et canne en bec à corbin, mendiant quelques madrigaux, quelques bouquets à Iris et à Chloris, et volant de galans acrostiches et des déclarations amoureuses à quelques *solitaires* qui comme lui, avaient refusé de suivre les armées Françaises pour faire rimer de mauvais vers.

Tout autre que lui eût secoué la poudre de sa perruque en dansant la carmagnole, tiré son épée pour aller au-devant de l'ennemi, au risque de recevoir quelque croc-en-jambe et quelques coups de feu ; mais lui, fidèle et constant à ses muses, il resta sur son Hélicon, à cheval sur son dada de Pégase qu'il menait boire à la fontaine de Castalie. C'est ainsi qu'il vit successivement passer le Consulat, l'Empire, la Restauration et les beaux jours de la Royauté-citoyenne. Mais personne ne le vit passer, lui.

Au lieu de prendre sa part comme doyen d'âge dans la grande lutte du classique et du romantique, il en attendit bravement le résultat à l'écart. Stationnaire au milieu de la foule, la foule l'a emporté et broyé sous ses pieds sans lui donner un regard. C'est ainsi qu'il est mort.

Dors en paix, pacifique *Almanach des Muses*, juste-milieu de la littérature ; et que les vers de ton sépulcre te soient plus légers que ceux que nous te devons depuis 1765.

Un de profundis, s'il vous plaît.

J. C.

LE FURET AU PAPILLON.

(Suite.)

Enfin je vous ai rencontré, mon cher Papillon, et votre flatteuse réception a chassé toutes les impressions défavorables que le premier aspect de votre ville m'avait causées.

Vous voulez donc que continuant mon furetage, je charge vos colonnes du fruit de mes observations, mais avez-vous consulté sur ce point le goût de vos lecteurs et vous êtes vous assuré qu'ils ne vous sauront pas mauvais gré d'avoir associé aux battemens inoffensifs de vos ailes les coups de pattes et de dents d'un Furet ? songez y bien !....

Je vais donc poursuivre le cours de mes explorations et je vous parlerai tour-à-tour de vos *Théâtres* et de vos *Eglises* ; de vos *Hopitaux* et de votre *Mont-*

de-Piété ; de vos *Cafés* et de vos *Perruquiers coiffeurs* ; de votre *Académie* et de vos *Charlatans* ; de votre *Palais de Justice* et de vos *Prisons*, de vos *Journaux* et de vos *Affiches* ; de vos *Omnibus* et de vos *ânes* ; de vos *crieurs* et de vos *Canards*.... Mais à propos de canards il me revient à l'esprit une observation qu'il faut que je vous fasse ; je m'étais fourvoyé un de ces derniers jours dans le parquet de votre Tribunal, j'étais tout occupé à ronger quelques papilottes que la circonstance du nouvel an avait laissées éparses sur un réquisitoire contre un prévenu de mendicité, lorsque, ô stupéfaction ! j'avisai votre nom accolé à un canard avec une note qui ne tendait rien moins qu'à établir une espèce de parenté entre vous et lui. Fi donc ! un Papillon s'allie à un canard et surtout à un canard *politique* ! Mais cela n'est pas vraisemblable et sans doute M. le Procureur du Roi s'est trompé ; vous si vif, si gracieux, vous associer à ce volatile amphibie dont le cri est toujours précurseur du mauvais temps et qui peut dérober sa trace par un plongeon que votre nature vous interdit à vous, joyeux habitant du grand air : ainsi rompez avec les canards, mon cher Papillon, passe encore pour le canard de la grotte merveilleuse ! il y a là de la poésie naturelle qui est de votre ressort, aussi j'ai vu avec plaisir le petit cadeau géologique que vous avez fait à vos lecteurs sous le titre de *Volcan domestique*, voilà qui pourra bien être visité par M. le Procureur du roi mais qui assurément ne vous attirera jamais sa visite judiciaire.

L'ACTRICE ET LE VICAIRE.

(Historique, . Novembre 1833.)

M^{lle} Elysa Jacobs, charmante actrice du Théâtre des Variétés de Paris, quoique jeune encore, avait une grande fille bonne à marier. Un mari se présenta, fut agréé, et le mariage civil fut célébré il y eut une dizaine de jours. Les jeunes gens, ainsi que leurs parens, avaient désiré joindre à cette cérémonie la cérémonie religieuse ; en conséquence M^{lle} Elysa Jacobs se rendit à l'église Sainte Valère, rue du faubourg Montmartre. Le curé de cette petite succursale était absent, le vicaire reçut l'artiste dramatique. Tout alla bien tant qu'il n'y eût qu'à discuter l'ordre de la cérémonie, et le tarif des dépenses d'usage, mais lorsque M^{lle} Elysa Jacobs eut exhibé son nom et surtout sa qualité ; il y eut réaction subite dans les traits et le maintien de l'homme de paix, de tolérance et de charité. — Je suis bien chagrin de ce que vous m'avez appris, Mademoiselle, dit-il de l'air le plus digne et le plus contrit du monde ; mais je ne puis vous accorder la cérémonie religieuse ; les canons de l'église s'y opposent. — Comment cela, monsieur ? — Oui, mademoiselle. Si vous étiez artiste de l'Académie royale de musique, ce serait différent, mais vous êtes atta-

chée à un petit théâtre, et je ne puis transgresser les ordres qui me sont donnés. — Que répondre à un semblable langage? Des raisonnemens.... c'eût été peine perdue. L'actrice se contenta de faire la révérence au vicaire en lui disant; — *Vous n'êtes pas un prêtre de la cathédrale, et entre artistes de petits théâtres, je croyais que l'on devait s'obliger.* — Le lendemain de ce refus et de ce colloque, les jeunes gens recevaient la bénédiction du chef de l'église française.

THÉÂTRE DES CELESTINS

BÉNÉFICE DE MADAME HERLISKA.

Trois premières représentations : *Indiana* drame en 5 parties. — *Deux jours ou la nouvelle mariée* et *Richelieu à 80 ans* (comédies vaudevilles).

Cette soirée Théâtrale s'annonçait d'abord comme devant être un véritable bénéfice pour le public, et la *nouvelle mariée* sous les traits de la bénéficiaire semblait lui présager la plus agréable distraction; malheureusement il n'en a pas été ainsi, et il ne pouvait en être ainsi avec *Indiana*, drame drétentieux dont les premières parties sont une bien pâle imitation du roman et dont les dernières ont entièrement mutilé le caractère principal, celui de Raimond. Georgina Sand le présente comme un homme à la cervelle passionnée, au cœur de pendule, d'un esprit facile, supérieur même, mais froid et observateur, il aime *Indiana* quand il veut l'aimer, et alors il l'aime beaucoup; le drame en a fait un amant irrésolu, sans caractère déterminé, sans esprit et sans vues.... Il est vrai de dire que l'acteur chargé de ce rôle l'a rendu tel qu'il est écrit dans le drame, nous lui conseillons de l'étudier dans le roman.

Madame Danguin a fait tout ce qu'elle a pu dans le rôle difficile d'*Indiana*, elle l'a compris et rendu avec ame. Nous ne pouvons rien dire de M^{me} Roux dans celui de Laure de Nangis, personnage entièrement faux qui appartient aux arrangeurs ou pour mieux dire aux dérangeurs du drame. Il fallait du courage pour se charger du rôle de sir Ralph; Tonny sans bien asseoir son personnage, sans lui donner cette physionomie d'anglais, cette savante composition du roman, a eu d'heureuses inspirations, et le public l'a applaudi. Barqui avec M^{me} Legaigneur nous ont fait oublier parfois que le drame était ennuyeux. Danguin a bien joué le mari d'*Indiana*. Un peu moins de brusquerie et quelques élans de sensibilité bourru complèteront ce caractère.

Richelieu à quatre vingts ans est venu après; cette pièce est un lambeau de ces capilotades historiques des 17^{me} et 18^{me} siècles, dans lesquelles on nous retrace en pure perte et sans objet, les mœurs des ta-

lons rouges, des vertugadins et des petits collets, hé bon Dieu! Laissons en paix leurs cendres! N'avons-nous pas autre chose à signaler au public, que les dégoûtantes velléités d'un Lovelace octogénaire et les envies capricieuses d'une duchesse. Disons-le cependant cette production à travers beaucoup de longueurs, petille d'esprit; quelque scènes offrent parfois de l'intérêt, elles ont été en général bien comprises et bien rendues. M^{me} Faivre a joué avec bonheur le rôle de la duchesse de Richelieu, et M^{lle} Henriette Baudoin a été charmante dans celui de la petite fille de M^{me} Michelin. Danguin et Rousseau ont complété l'ensemble.

Il nous reste à parler de *Deux jours ou la nouvelle mariée*, vaudeville tant soit peu drame, dans lequel la bénéficiaire a fait preuve d'un véritable talent. Tour à tour naïve ou pathétique, M^{me} Herliska dans le rôle de Marie, a su racheter par le jeu le plus gracieux et le plus intelligent, toutes les invraisemblances et toute la fausseté des situations de cette pièce. Le rôle de Rousseau était certainement le plus ingrat, aussi le public lui a-t-il su gré des efforts qu'il a faits. Quand à Roux il a été dans cette pièce ce qu'il devait être dans *Indiana*.

Dimanche le spectacle a été troublé aux Célestins par les cris et les injures du parterre contre un des spectateurs qui s'était permis la liberté grande de tourner le dos au public ou de lorgner un joli minois. Le parterre ne veut pas qu'on lui manque de respect et qu'on lorgne sa misère. Le scandale a été à son comble, et n'a fini que grâce à l'intervention du commissaire et à la sortie de l'irrévérent citoyen. Voilà comme notre parterre entend la liberté. C'est une chose pénible à voir que cette ignorance des masses, que cet empiétement despotique sur les droits de chacun.

Le lendemain une scène presque semblable, mais qui comptait ses fauteurs dans un ordre plus élevé de la société, a eu lieu au Grand-Théâtre. On y jouait pour la troisième fois la *Chambre ardente*, quelques abonnés des premières témoignèrent dès le premier acte de cette pièce une hostilité contre laquelle combattirent tous ceux des spectateurs du parterre qui étaient venus pour assister à la représentation de cet ouvrage. La minorité devait se taire devant la grande majorité de ceux qui voulaient entendre la *Chambre ardente*. C'est ce qu'elle n'a point fait et le tumulte n'a fait que croître. Le commissaire de police par sa maladresse y a concouru. On sait notre opinion sur le drame nouveau, nous ne nous portons point ses champions; mais tant qu'une pièce fait recette, un directeur est autorisé à la faire jouer et les

abonnés sont dans leur tort en troublant le spectacle. A travers tous les cris et toutes les menaces que nous désapprouvons fort, un jugement sain s'est fait entendre : Messieurs les siffleurs, si vous ne respectez pas la pièce, respectez au moins le public. Espérons que de semblables scènes ne se renouvelleront plus ; les abonnés comprendront qu'une direction serait impossible si dès la seconde représentation d'un ouvrage, il fallait le retirer du répertoire alors même qu'il attire encore la foule.

Un nouveau Cabinet de Lecture vient de s'ouvrir Quai de la Baleine n° 22. Le public y trouvera avec la plus nombreuse variété de Journaux, un choix de Brochures et d'ouvrages nouveaux.

Le nom de Madame Louise Maignaud, est le meilleur garant du bon goût de cet établissement qui se recommande à toutes les personnes qui aiment les lettres et encouragent ceux qui les

LYON.



— Le propriétaire de la salle des Célestins vient de faire paraître un mémoire tout hérissé d'articles de lois et de jugemens antérieurs, sur lesquels il fonde son droit. Nous attendons la réplique.

— A la suite d'une discussion qui prenait sa source dans des opinions de nuances différentes, un duel déplorable par son dénouement, a eu lieu lundi matin, entre M. V**, ex-maire de la Guillotière, et M. C**, marchand de bois de la même commune. M. V** a succombé sous la balle de son adversaire.

— Depuis Dimanche, des crieurs à l'instar de Paris, avec blouses et chapeaux cirés, vendent des écrits démocratiques. Plusieurs milliers de ces feuilles ont été enlevés par le peuple, en peu d'heures.

— Une tentative a été faite contre la diligence du midi de M. Poulin. Les voleurs ont été surpris et mis en fuite au moment où ils cherchaient à rompre la malle pour en enlever plusieurs ballots de soie.

— Six vagabonds que l'on présume appartenir à la bande qui a dévalisé la diligence de Nîmes, ont été aperçus la semaine passée, rôdant autour du château de la Pressianne, commune de la Guillotière. Les aboiemens des chiens ayant donné l'éveil aux domestiques, ces six hommes ont pris la fuite en se répandant en grossières invectives.

— Le Typhus s'est déclaré dans le département de l'Ain, au village de Malix. On y comptait 15 malades le 25 Décembre. M. Martin aîné, ancien chirurgien-major de l'un de nos hôpitaux, s'est transporté sur les lieux pour y observer ce mal endémique. Ce n'est qu'avec la plus vive répugnance que les habitans ont vu et permis l'établissement d'un hôpital parmi eux.

— Un concours public sera ouvert le lundi 17 Mars 1854, pour la nomination de deux médecins suppléans de l'Hôtel-Dieu. Les candidats doivent justifier de 6 années au moins de doctorat.

— Les dames qui voudraient concourir à l'athénée que se propose de former M^{me} Niboyet ; voudront bien se faire inscrire avant le 15 Janvier, au bureau du *Conseiller des Femmes*, rue Royale, 14.

— Une attaque d'apoplexie foudroyante a atteint M..... occupé, dans un magasin, à faire des emplettes de nouvelan.

— Dimanche, 19 Janvier, M. Mansuis, pianiste du plus haut mérite donnera une matinée musicale, au foyer du Grand-Théâtre. Nos premiers artistes concourront à l'éclat de ce concert.

MODE DE PARIS.

Le velours est de grande mode cette année ; les robes, les mantelets, les chapeaux, tout est en velours. Pour robe il doit être de couleur foncée, grenat, violet, scabieuse ou marron ; pour mantelets, il est en noir ou de la couleur de la robe d'une étoffe riche. Quelques couturières ferment ces mantelets avec des nœuds de velours.

On porte beaucoup de robes en satin broché couleur sur couleur ; il est foncé pour robes de ville, c'est-à-dire de promenade ou de visite. Ces robes doivent être façon montante, manches larges du bas, plissées du haut sur une pièce épaulette qui soutient les plis et les fait mieux tomber,

Pour robe de soirée, les nuances sont plus claires, les corsages drapés et sans ceinture, les manches courtes à sabot.

Les élégans ont adopté pour les habits le vert et le bleu.

Les habits ont en général les revers petits et évasés, les basques très longues et fort amples du haut, elles sont effilées du bas, mais ce rétrécissement progressif ne commence que vers le milieu de la basque.

Les redingotes croisées à larges jupons sont en faveur, mais on les fait un peu moins longues. On garnit les revers et le collet de velours assorti à la nuance ; le velours noir ne se place que sur les couleurs très-foncées.

Les gilets croisés sont moins nombreux, ceux à châles semblent destinés à l'emporter.

PAR BREVET D'INVENTION.

PATE DE REGNAULD AÎNÉ,

Pharmacien breveté, à Paris.

La Gazette de Santé signale dans son n° 36 les propriétés remarquables de cette pâte pectorale pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi, à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien rue Lafond, n° 24 ; à Tarare, chez M. Michel, pharmacien ; à Amplepuis, chez M. Coulerot, pharmacien ; et à Villefranche, chez M. Voituret, pharmacien.